

chapitre 17 : Mercredi dixième jour. Un gentil petit Grand-Régulateur.

Je lus dans le livre :

"En tant qu'adepte, tu devras remplir tous les devoirs de ton état.

Et d'abord celui de régulateur du jeu social humain. Tous viendront à toi, car ils sentiront ta grande stabilité. C'est pourquoi il s'appuieront, s'ils sont sincères, sur tes conseils au milieu de leur vaines et trompeuses prétentions égoïstes. Mais ce ne sont que des gamins mal élevés et aveugles. Certains même essayeront de te tromper et de tirer parti de ta générosité. Tu devras démêler l'écheveau de leurs passions et de leurs rêves. A toi de leur faire comprendre sans forcer leur liberté, où se trouve la juste voie céleste. L'application de tes conseils se fera toujours entre leur sévère justice humaine et la miséricordieuse justice divine, jamais par toi, car tu n'es le bourreau de personne. Et tu verras, après t'avoir flatté puis craint, il te prendront pour un sage. Quand tu auras chassé la vapeur grisante de leur encens qu'ils nomment "renommée" tu pourras alors travailler enfin en paix.

Ensuite rappelle toi que la couleur de ton oeuvre a d'abord été le jaune, et tous le sauront. Tu diras donc ce que tu vois, simplement, sans colère ni passion, mais avec mesure selon chaque cas. Et tu seras souvent celui qui choque parce tu déclareras nu le roi qu'ils veulent croient somptueusement habillé, dans leur entraînement à surenchérir au mensonge. Tes oeuvres, à la mesure de ton être véritable et symbolique, leur feront grande impression. Mais ne sois ni intimidé par leur superstition, ni étonné s'ils envient ta charge. Tu sers le seigneur Dieu, et Il te sauvera de ces adolescents ombrageux et sauvages.

Enfin souviens toi surtout de soulager le malade, de renseigner l'égaré, de protéger le faible et la veuve. Ne considère aucun rang qui classerait selon la fonction, le savoir, les biens, le mérite, ou le courage, quels qu'ils soient. Tous sont embrassés de la même façon dans le regard de Celui qui peut tout. Contente toi de réchauffer ce qui est froid, d'adoucir ce qui brûle, en tous les cas d'honorer l'indifférence et le mépris. Car se sont de dangereux vieillards orgueilleux, séniles et égoïstes, des matrones abusives et étouffantes à qui tu auras affaire.

Mais veille en tout temps de voir le Seigneur ton Dieu au travers même du plus ignoble, car il aime à faire sa demeure en chacun. Ce regard, de toute façon, aidera ces gens et pourra permettre un jour, à son heure, tous les miracles véritables qu'ils attendent dans leur espoir le plus fou et contre eux-mêmes souvent.

Tu seras ainsi petit roi, minuscule prophète, et prêtre insignifiant, invisible souvent au milieu de ton peuple, qui s'éveillera peu à peu, donc, à la Foi, l'Espérance et la Charité. Ce sera là ta véritable oeuvre. Adresse donc des prières au Christ Notre Dieu de te garder toujours en son amitié."

Ce matin là, malgré quelques inquiétudes familiales, je préparai ma bonne vieille voiture pour un voyage qui durerait la journée. J'avais été invité, en effet, il y a quelque temps déjà, par plusieurs de mes amis, pour leur faire une conférence sur Nostradamus, fruit d'un ancien travail avec mon grand-père, commun à nous deux. Le hic était que ces gens habitaient dans une ville côtière occitane, à environ une heure de route, par l'autoroute. Ce n'était heureusement pas la ville de mon stage, mais bien cette petite ville d'origine antique, d'où plusieurs de mes ancêtres furent comtes (bien que cela aurait dû être une marche ou un duché). Je me retrouverais ainsi sur mes brisées. Pays du vent et du soleil, s'il en est ! C'était loin de Montpellier, mais je leur devait bien ça, aux copains. M'avoir tant supporté pendant mes vacances, forcées quelque fois, sur plusieurs années !

Je fis remarquer, à l'attention de ma famille, que mes médicaments étaient à base de plantes, et en aucun cas ce genre de produits tranquillissants, de ceux que l'on interdit à la conduite routière, pour ne pas s'avouer, d'ailleurs, que ce sont de légers psychotropes, ou même des stupéfiants, à dose moyenne. (Cela ferait mauvais genre sur l'étiquette. C'est que, en effet, tellement de français, au demeurant - oh, avec raison - prudes sur l'héroïne, en consomment volontiers trop, de ces comprimés et autres gélules.) Et puis je rentrerais à la maison le lendemain matin. De toutes façons, mon escapade ne durerait pas. Bref, seul en ma voiture, par un beau matin ensoleillé, je pris la route du sud. Les vacances, quoi !

Je choisis les belles petites routes secondaires, car j'avais tout le temps devant moi. Mal m'en a pris ! Au bout d'une demi-heure, j'eus droit à un contrôle en règle des gendarmes, qui, s'ennuyant sans doute,

essayèrent avec enthousiasme¹, sur mon véhicule, toutes les vérifications techniques dont pouvait disposer l'autorité. C'est alors que je réalisai la somme de tracasseries que j'avais du, et que je dois encore supporter, depuis que je suis conducteur.

On se fit, insidieusement, de plus en plus tracassant² au fil des années. Je passe sur le permis, ce qui est normal et compréhensible. Mais que penser de la trop chère assurance, parce qu'obligatoire, dont l'argent récolté sert à bousculer les marchés boursiers et à soigner les pauvres sans logis (pardon, c'est l'inverse !), l'indispensable et si esthétique vignette auto-collante sur le véhicule, le contrôle technique, avec sa batterie de tests sur le châssis, le parallélisme des roues, que sais-je encore ? L'incitation, par offres d'état, à acheter des voitures neuves, est nettement préférable à ce système digne du père Ubu. Mais la persécution administrative battait son plein à cette époque. Plutôt que de changer de conception de l'existence, à long terme, ou d'agrandir le système routier, à moyen terme, et de créer des moteurs plus performants, non bruyants, à court terme, bref, de prendre le taureau par les cornes, ou le problème de la circulation par le volant, on préférait culpabiliser les gens et les coincer avec une ridicule série de tracasseries. Ce qui, par contre-coup, augmente le nombre de consommation de tranquillisants, laquelle provoque plus d'accidents, ce qui rend plus sévères les lois, qui pousse un peu plus aux calmants, qui... (c'est la conception de la récursivité version ENArques et Bruxelles). On en inventait tous les jours, des comme ça ! Et chaque ministre responsable faisait voter ses géniales nouveautés à une assemblée, préférant nettement l'avion (Seigneur, on comprend !).

Cela vous paraîtrait radotages que tout cela, si je ne savais, moi, qu'à terme, le projet mondialiste sur le monde de l'automobile, est le suivant.

"On" commença, tout d'abord, par tenter de décourager la circulation, ce qui, par contre-coup, avait failli commencer à étouffer l'économie et la vie de régions entières, puis avait ensuite achevé la concentration des gens dans d'impossibles mégapoles (d'où la "tentation" de diminuer par tous les moyens, même les plus surnoisement criminels, certaines couches

¹enthousiame

²tracasant

ou catégories de populations : virus perfides et autres provocations à des soifs sanguinaires n'étaient en fait que "pré-études" sur le terrain),

Après ce brillant résultat, "on" adopta, et "on" en resta là, une solution plus "élégante". Celle-ci fait toujours son petit bonhomme de chemin.

Il s'agit de pousser l'art de la cybernétique et d'inciter³ les constructeurs, puis les utilisateurs, à placer, dans le tissu routier mondial, uniquement des véhicules télécommandés (sans chauffeur, bien sûr !), et disciplinés sévèrement par ordinateur de trafic, via observation satellitaire pour les bouchons (terreur de tous les "Bisons Futés" de la planète).

Certes, il ne s'agit pas d'un projet à la petite semaine, comme tous les nôtres, nous qui cherchons, à pied ou sur la route, à joindre les deux bouts tous les jours, mais d'une longue, longue tendance, sur vingt ou trente ans au moins. Ne criez surtout pas à la parano, j'ai connu des ingénieurs qui commençaient⁴ à travailler déjà à ce "projet" il y a cinq ans. Et je ne parle pas, bien sûr, de l'opinion que "on" a, en haut lieu, sur ces em., euh, sur ces éternels empêcheurs de tourner en rond, que sont les routiers et les motards !

Vous constaterez, disons, futés que vous êtes, le style d'idées, le sens de la liberté et de la responsabilité du "on" qui a conçu une telle affaire. Parmi toutes les options possibles, "on" a choisi, comme toujours d'ailleurs, selon une philosophie de l'existence privilégiant l'égalité, à la libre et trop noble (pour eux) amitié fraternelle. Et puis, vous savez, quand un réseau informatique est monté, il peut servir à tellement d'autres choses, si la fonctionnalité⁵ demandée est bien proche d'une autre, moins avouable !

Le principe confortant la mise en oeuvre de toute cette folie est simple. Un petit nombre d'idiots font les ânes sur les routes, et tuent et blessent, au passage, et au besoin. Alors, au lieu d'adapter à ces fous les règlements existants, on contraint l'immense foule des automobilistes pour ceux là. C'est le sens de la justice du petit monde "administratif",

³d'insiter

⁴conemnçaient

⁵fontionnalité

sans doute. Moi, j'appellerai cela plutôt : gérer l'impuissance. En tout cas, je les approuvais, nos chers technocrates, pour les contrôles de pollution. Ils n'étaient pas assez draconiens, de toutes façons ! Or, justement, parlons-en ! Je fus coïncé, mais amendable (au sens pécunier du terme) pour un taux de gaz d'échappement légèrement in-orthodoxe. Je pris mon papier jaune verdâtre, joie des caisses de l'état, toujours trop vides (si vous trouvez une époque bénie dans l'histoire où ce n'est pas sans cesse le cas, dites le vite), et rentrai dans mon véhicule, à ma grande fureur.

Vous pensez, un alchimiste qui soigne son grand-oeuvre, et qui se fait pincer pour un mauvais réglage de son moteur de voiture, et pollue son monde ! De quoi faire rougir de honte Nicolas Flamel et Fulcanelli réunis !

Bon, je finis par me calmer, tant la nature était belle en ce début de printemps d'avant l'heure.

Il m'arriva alors une autre aventure. Je pris un stoppeur sur la route. Je m'ennuyais un peu. Plutôt que d'avaler les insupportables parlottes et la zique du poste, si géniale et tant faite de variations harmoniques riches ce jour là, je préférais une conversation en direct, si cela se trouvait, et au moins rendre un peu service. Par chance, le gars allait jusqu'à ma petite ville occitane.

C'était un jeune gitan, vu l'accent, ou la langue qu'il employait parfois. Il était un peu "chelou" sur les bords. Mais je vis dans l'invisible, en conversant avec son égrégore, qu'il était le fils héritier d'un clan manouche ou rom, je ne sais. Je vis clairement au loin le père, un peu grassouillet, aux cheveux d'un noir huilé à la brillantine, bien habillé, et aux bagouzes d'or. Un homme digne et autoritaire, avec un sens certain de la justice, selon des règles différentes de celles que⁶ nous, sédentaires, pratiquons, mais bien plus sévères encore. Et puis, je ne craignais rien, la gitane sur la place n'avait-elle pas dit que sainte Sarah me protégeait ? Peut-être est-ce depuis le jour où j'avais hébergé chez moi, pour une nuit, ce jeune aux abois. Je ne voulus jamais savoir ce qu'il avait fait de mal aux "gadji", et je ne le revis plus jamais. Mais la loi de l'hospitalité et le droit de refuge ont toujours été une règle

⁶de

d'or chez les de Sainte-Mère-le-Palefroy. Plusieurs en ont bénéficié pendant la seconde guerre mondiale. Que nous soyions, à leurs yeux, des "gadji" ou des "goïm", ne faisait aucune importance.

Mon voyageur remarqua de suite le bouquet de plantes méditerranéennes séchées, fixé à la dunette avant, près de la vitre et sous le rétroviseur. C'était un ensemble d'herbes comme la lavande ou le chêne à glands, dont chacun pouvait arborer un bouquet aux essences obligées, avec quelques variantes personnelles. Le mien contenait, entre autres, l'aubépine à la fleur séchée et la branche de laurier et d'olivier: Une vieille tradition familiale remontant à des temps très anciens où les Goths, mes ancêtres, étaient encore des nomades. J'y avais joint, cette année là, la branche feuillue de châtaignier à la gousse portant le fruit.

Il commença à m'en faire le commentaire. Assez intelligent, d'ailleurs, malgré son manque de culture. Soudain, je le vis qui⁷ commençait à gazouiller. Je repris donc, en toute bonne civilité, sur le même registre. Je compris ainsi que ces symboles végétaux étaient aussi reconnus, à peu près de la même façon, par les gitans. Mais eux, ils le faisaient d'une manière naturelle, comme une course dans les bois. Tandis que, pour moi, ma science venait de ce que je connaissais du blason (eh oui, le blaze, quoi !), de l'héraldique, ou des "écussons", si vous préférez. A mon étonnement, la texture alchimique des deux traditions se ressemblait fort. Je me rappelai alors la légende voulant que le tarot ait été ramené des Indes par les gitans. Il y avait peut-être du vrai dans tout ça ? A ma grande surprise, ce jeune héritier gitan me prit soudain pour un grand machin, un grand trusgududu, un grand ponte secret, quoi ! Cela me faisait rire en douce !

Ce qui me fit moins rire, fut ce qu'il me confia vaguement, tout en parlant dans la "langue des oiseaux".

Il était question d'une sombre histoire de luttes louches entre quelques famille gitanes au ban de leur monde, et une ou deux tribus de beuhrs en rupture de méchoui, au sujet de "marchés" économiques. En sondant, je compris qu'il s'agissait de drogues, les douces comme les plus sévères. Et, dans le bocal de cette petite ville, le grand élu local agitait et écumait la sauce, comme avec une tige de verre, pour en

⁷qu'il

recueillir quelques intéressants encouragements de voix pour son propre parti. (c'étaient, en effet, bientôt les élections régionales). Dans quel m., euh cloaque, m'étais-je encore fourré ?

Je pris patience, ne voulant pas rompre aussi sèchement avec le côtoisement de ces magouilles, que je le fis au café xxx de la place aux Herbes, à Montpellier. Les remous induits pouvaient en être violemment désagréables, comme je l'avais constaté les jours suivants. Je vis, de loin, que tous ces gens se montaient le cou autour d'un point précis, qu'ils ne remarquaient pas. Je devais les laisser à leurs sales affaires, c'est sûr, mais le jeune m'ayant sollicité depuis l'invisible, je ne pus m'empêcher de lancer, en langue simple, mon évident conseil. Quand il sortit de la voiture, à l'entrée de la ville où nous venions d'arriver, je lançai en guise de conclusion :

"Faites ce que vous voulez entre adultes, mais ne touchez pas aux enfants et aux ados. Cela vous reviendrait très cher, sinon !"

(Et je pensais à la colère des anges, au sujet de cette ville, qui s'agitaient déjà dans l'invisible).

Il me répondit :

"Oui. Bien capté !"

Voyant sa bonne volonté, sortit de moi comme une sentence sacrée venant de haut, de très haut :

"Pense un peu à toi ! Tout est encore possible ! Rien n'est jamais perdu dans la vie !"

Et cela aussi venait de la même source. Un beau silence vint au milieu de nous. Soudain, me regardant droit dans les yeux, il me dit :

"Mais toi, ne t'inquiète pas pour toi. On va s'occuper de ces cons. Je vais chez mes cousins, cette semaine, à la ville de xxx. Salut !"

Il était décidément plus fort que je ne pensais. Il avait perçu mon problème avec l'Ecole, malgré mes barrières. Ah, la technique mentale d'un être qui vit souvent de petites rapines ! Je refermai la porte de la voiture, et, tout en continuant à progresser vers le centre, je me mis à réfléchir.

La ville de xxx était celle de mon stage. Comment avait-il pu le savoir ? Je sus, en sondant dans l'invisible, que quelque chose devait se préparer, ici. Ce devait être lié à un quelconque danger venant des cybéliens. Décidément, les brigands et les associations de voleurs m'étonneront toujours ! Attention, je ne parle pas dans la généralité, ni des gitans, ni des maghrébins, souvent très rigoureux dans leur moralité. Mais, que voulez-vous, à force de repousser des groupes entiers de populations à une existence sans solution aucune, entre le rejet définitif et l'intégration habile, savantassement artificielle, il arrive ce qui doit arriver ! Et ne pas choisir, c'est choisir une solution : la pire. Flou et confusion, au milieu d'une fausse et perfide "générosité", de soi-disant "humanistes" emberlucoqués, n'aboutissant finalement, à la noble mesure de leur gloriole, qu'à de tonitruantes bouzines et clopinettes (pas la vraie générosité, non, la fausse, sceptique, marrant, ça, bien que ça lopine beaucoup trop !).

Désolé ! Je ne voudrais pas parler de cela maintenant, non de ceux là, mais de tous ces brigands d'honneur, qui volent, mais ne tuent point. Encore que la drogue me paraisse fort comme un assassinat en règle, déguisé. Je ne les défendrai point, certes, cela ils le font bien tout seul. Toutefois, dans mon absolue neutralité, je rappellerais quelques saines vérités à certains. Ces bons bourgeois, qui font tant de nobles réunions entre connaissances, où l'on entend le cube de glace qui tinte au verre, ces braves gens, très moraux au demeurant, qui laissent volontiers décorer leurs salons de branches de mimosa achetées très cher, ces braves gens, savent-t-ils que leur marque favorite de whisky peut se dire aussi "gibet" ? Quel est, d'autre part, l'imbécile de mauvais jardinier décorateur qui méprisa l'arbre robinier, en le traitant de "faux" dans un de ses ouvrages ? Cet âne, ignare en botanique, ne sut même pas reconnaître, de la bouche même de son maître Fulcanelli, la vertu du simple vin de sauge des miséreux, ou du foie de l'oie des paysans, excellents pour guérir les asthmatiques ! Les pauvres gens de la balle se contentent volontiers des branches de cette sorte d'acacia, eux, dans ce qui devient aujourd'hui une véritable cour de banlieue des miracles !

En plus, sois sûr que ni pauvre ni riche ne sont les deux seuls larrons de cette foire, où ils tirent tous deux sur les ficelles idiotes, en se tapant dessus. Ne faut-il pas, à la marionnette jolie, pour s'animer bellement, à la joie de tous les enfants, ne lui faut-il pas, en effet,

quatre et non deux fils ? Car, cette ficelle là n'est pas à deux, mais à quatre brins, dans le labyrinthe moderne des villes.

Une belle légende court à ce sujet. C'est ce que je contai à un de mes amis... Je le rencontrai devant un magasin du centre piétonnier. Nous nous assîmes devant un café, et je lui révélai cette curieuse histoire bien oubliée aujourd'hui, de Sienne à Pau, vraiment de partout :

"Or donc, les frères Aymond, qui étaient quatre, cherchaient à jouer avec quelque grand personnage. Ils choisirent le jeu d'échecs aux soixante quatre cases, alternativement blanches et noires. On dressa l'impressionnant échiquier qui, comme souvent autrefois, avait une charnière par le milieu du carré, pour mieux le ranger après la partie. Il était fait de bois d'acacia, plus léger que d'autres essences (utile dans les voyages, ça !), voire en catechu, même. Le catechu, même de Pégu, est bien estimé. Les trois frères cadets se firent alternativement battre par le grand joueur sage et savant. Quand vint le tour de l'aîné, et que celui-ci vit qu'il n'aurait jamais le dessus, il voulut tricher. L'autre le lui fit remarquer. De colère, le plus vieux des quatre frères prit le jeu et brisa l'échiquier sur la tête de son adversaire. Celui-ci en mourut sous le choc. Les deux moitiés de la grande pièce de bois carrée se séparèrent, sous le coup, en deux parties exactement égales et selon la charnière, tandis que les pions volèrent de partout, ramassés par les deux plus jeunes, au hasard blancs ou noirs.

Prenant peur, les quatre frères s'enfuirent du pays à tout jamais (enfin, on espère le pardon à leurs actuels descendants !). Ils n'avaient qu'un seul cheval, qui se nommait Bayard. Celui-ci, qui était de noble race, les porta tous les quatre au loin sans broncher, des jours et des nuits, sans jamais s'arrêter. Quand ils furent en sécurité, ils finirent, en bons proches parents, par se disputer, et ils se séparèrent bientôt selon quatre directions différentes. Les deux aînés, par le droit du plus fort, gardèrent chacun une partie du fameux échiquier. Depuis, ils y reviennent souvent, ayant complètement oublié qu'un autre possède le reste de la table, et les deux derniers les pièces. Ces deux grands là, ayant appris un bon métier, finirent pas trop mal leur vie, l'un comme conseiller des rois, l'autre comme bon artisan de métier. Les deux derniers frères tournèrent mal. Le cadet devint jongleur et ménestrel sur les routes. Le benjamin fut voleur de grands chemins, et même un assassin,

selon certaines versions de l'histoire. La légende, malicieuse, ne dit pas toujours qu'au dos de l'échiquier, ils découvrirent le tracé d'un jeu de l'Oie."

Mais mon interlocuteur m'interrogea :

"Pourquoi me racontes-tu cette intéressante histoire, plutôt que le sujet de ta conférence de ce soir ?"

"Mais regarde donc ta pochette !" lui dis-je. Et je le quittai, amusé de voir qu'il venait, en se penchant sur sa splendide veste, de constater la présence, à la boutonnière, d'un bouton de jeune mimosa, sans doute posé là par une attentive main féminine ce matin. Comprendrait-il à mi mots, mon ami, mon frère, lui qui, aimant tout comme moi les beaux jardins et les fleurs, ne connaissait pas encore trop l'art du jardinage ? Bien qu'apparemment pas de la même famille, l'acacia-robinier, (l'acacia des forêts), l'ami des abeilles mellifères, résiste mieux au gel hivernal que l'odoriférant arbre au bouton d'or, le mimosa, le préféré des gais parfumeurs ! Il est aussi plus clair lorsqu'il est branché ok, vous savez, le pote des bois, plus que tous les "chebrans" bien parfumés, trop souvent à mon goût, "d'après-chèvre" luxueux, il va de soi, suite à leurs rasages rigoureux. (Moi, je préfère me poiler, na !).

Je décidai alors de changer de crémérie ; et de revoir un de mes bons copains, qui était premier limonadier à un bar du centre ville. C'était un gars de vingt-cinq ans, sympa et sérieux, venant juste de se marier l'an dernier, et qui avait déjà une jeune bouche à nourrir. Il tenait très bien l'ambiance de ce troquet, où beaucoup de jeunes venaient le samedi soir pour des concerts de rock. Tout fut très sympa, jusqu'au jour, non, un soir d'été, où un voisin ronchon porta plainte pour tapage nocturne à une heure du matin (ah, les "perm.", toutes les permissions, jusqu'à minuit !). Mais l'ambiance riante n'en démordit pas pour autant⁸, et ne vint que de l'intérieur du bar, cette fois, au grand dam, désormais, des bourgeois sérieux et civilisés du paysage citadin. Encore un effet du clivage de plus en plus grand entre les générations, me dis-je à l'époque !

Lorsque Didier me vit entrer ce matin là, il était seul et il eut peur. Au lieu de me serrer⁹ la main comme d'habitude, il alla droit à la

⁸ autant

⁹ serre

machine, le flipper, pour y faire une rageuse et brève partie. Puis il revint, la main tendue et souriant :

"Tu m'as fait peur, j'ai cru, avec ton costard et ta mallette, que c'était un gros représentant ! (silence) Qu'est ce qu'il te faut ?"

Je commandai en rigolant de tout ce gras-buge. J'avais oublié ma récente couleur alchimique jaune (autant porter un maillot de la même couleur !). Lui la vit quelque part, cette teinte, je ne sais comment, et il crut à l'arrivée de quelque fonctionnaire secret chargé de ramasser une taxe locale. Je le rassurai en ouvrant ostensiblement ma mallette contenant les diapos de ma conférence de tout à l'heure, pour apparemment prendre, en toute tranquillité, un paquet de cigarettes. Il n'y avait pas de mitraillette en pièces démontées ! D'autre part, son petit jeu avec le flipper me le montra comme une sorte d'initié à une vieille tradition de garçons de café. C'est mon jeune adepte de Montpellier, lequel devait être un pilier de cabarets, qui me briefa là dessus. Il m'avait donné les quelques signe, demandes de boissons spéciales avec questions précises, et autres réponses circonstanciées. "Cela pourrait un jour te servir" dit-il. En fait, il m'apprit surtout que ces gens de métier rendaient un énorme service à la communauté, en réglant les ambiances des bars, souvent¹⁰ pour la guérison. On oublie trop souvent la vertu psychologique et même psychanalytique de certains de ces serveurs. Ce n'est pas toujours en vain. Combien de conflits sociaux ou de drames personnels se sont réglés, à l'insu souvent des intéressés, avec des moyens très proches de l'alchimie ! (Evidemment, certains préféreront toujours¹¹ le cher canapé, au hot-dog du comptoir !). Grâce et hommages soient rendus à tous ces "petits" serveurs, surtout s'ils parlent aussi l'anglais, à cause des "estrangers" n'entravant "que tchic" à part ça. (Et hop, un coup de panache, un !). Les plus avancés utilisent même le truc de la balle aléatoire du flipper, ou autres jeux, avec des codes à eux, pour savoir où en sont les choses dans l'invisible. Certains utiliseraient les cartes ou la géomancie. Eux n'ont cure, sauf pour les taper, de tous ces "biftons", et autres noyaux de cerises. Ils font ainsi. Une aimable et innocente variante du jeu "astragalique". Donc, ce cher Didier en était. Cela m'amusait de l'apprendre, et je me mis a gazouiller avec lui, histoire de lui montrer son erreur, et que je savais qu'il savait, que

¹⁰souvant

¹¹toujpours

nous savions,... faire des bulles ensemble. Il s'occupait présentement d'éviter, par tous les moyens égrégoriques à sa disposition, que la manie de la drogue ne s'emparât¹² de la ville, au moins de ses clients. Rien que des copains et des copines, souvent. Un intrus entra alors pour consommer. Je dis un intrus, car Didier me signifia, toujours dans la langue des oiseaux, le danger que représentait ce vil trafiquant. Nous parlâmes, or donc, en langue du sud, de souvenirs marrants de l'été dernier, de la chaude saison, de ma passion de l'époque qu'était cette chère et intelligente Alberta, une pétulante italienne. Evidemment, elle fit à l'instant même une entrée très remarquée, fraîche et volubile, avec son jules du moment, à la tête rasée tel un ancien marine, (pas très bon goût, la Florentine : elle faisait dans le footballeur fruste maintenant ! Sa fièvre intello n'avait pas du passer l'hiver ...), comme s'il avait peur de se coller la gale, celui-là, à force de capoter. Ah, que de chers bon souvenirs me revinrent, du temps où je n'étais au parfum de rien, où les pin's ne volaient pas aussi singulièrement dans ma vie autour de moi, et où les seuls jeux que je pratiquais, au bord de la mer étaient, vous vous en doutez, plus agréables, certes, que les tout aussi risqués jeux "drôles" ! Que j'aimais le souvenir de notre douce complicité des soirs d'été, face à la mer, à l'heure du pastis, où l'on sirotait un élégant cocktail, tandis que l'heure ne voulait pas encore que nous nous prêtions, de main forte, en face, aux raps secoués, aux slows langoureux, et autres rocks d'enfer. Nous attendions souriants l'heure où, ironiques et complices, nous irions encore une fois éprouver notre amourette de plage, au bruyant manège de toutes les bites de nuit, en route pour rouler leur mécanique, en quête de vamps d'étalage évaporées, aux présentoirs agités et faussement fatals.

C'est donc assez guilleret que j'embrassai ma chère "ex", et saluai tout le monde à la cantonade. J'étais, certes, de très bonne humeur, lorsque je quittai cet aimable lieu, commençant d'ailleurs à se remplir de plus en plus de têtes connues, au fur et à mesure que l'on approchait de midi.

La cloche de l'ancien beffroi sonna haut et clair l'heure de la pause de la mi journée, quand j'arrivai sur la grande place piétonnière de l'ancien centre ville. D'Yndon, un notable d'un peu plus que mon âge, et de profession libérale, me signala sa présence avec de grands gestes. Il

¹²s'emparât

était très sympathique malgré sa marrante auto-suffisance, qu'il prenait avec humour, comme une vieille maladie impossible à guérir. D'Yndon m'invita, alors, à l'un des restaurants de la place. Nous choisîmes d'être dehors. C'était agréable, car il faisait, même à l'ombre, plus chaud encore qu'à Montpellier. J'acceptai volontiers. Le repas fut plaisant, et il me rappela, avec humour, sa dernière gamelle aux élections de député, tandis que les hors d'oeuvres arrivaient. Nous rîmes franchement. Pas écoeuré de l'échec pour autant, il ne quittait pas son mouvement politique qui, d'ailleurs, avait, mais sans lui (hélas, fit-il !), beaucoup de représentants à l'Assemblée Nationale. Il était inquiet, lui aussi, de la progression de la délinquance dans sa ville. A ce moment, son rival chanceux, que je connaissais aussi très bien, nous interrompit un moment pour me faire une grande claque dans le dos, et lancer un bref sourire ironique à mon compagnon de table.

"Fais gaffe, il va te convertir !" me dit-il, avec son accent méridional et jovial, si bien connu.

Tandis qu'il se retirait, dignement entouré d'une partie de son staff local, que le patron de la brasserie lui ouvrait solennellement la porte, lui proposant une pièce tranquille du haut, je pensai : "Mais qu'est-ce qu'ils ont tous, aujourd'hui, les politiques du coin ?"

Quelque peu vexé, et, surtout, lui étant difficile d'admettre d'avoir mangé, ce jour là, au même râtelier que son rival, D'Yndon me quitta assez rapidement sur un prétexte quelconque.

Je me retrouvai à sortir de table sans prendre le café, et je traversai le reste de la place pour le prendre à un endroit moins guindé, lorsque je rencontrai "par hasard" Beauflair, le commissaire de police de la ville. Je l'avais rencontré chez plusieurs de mes amis du coin. C'était un marrant, toujours à fustiger, tel Caton l'ancien, et à nous forcer au ressouvenir de "ces salauds de charogne de franquistes". On plaisanta un peu. Mais je vis approcher deux de ses inspecteurs, pas de doute là dessus, qui étaient certes moins joyeux. Je lui demandai : "Quel est votre soucis actuellement ?"

"La drogue" me lança-t-il, tandis qu'il regardait partout sur la place, en une sorte d'automatisme professionnel.

A ce moment, je vis au loin mon jeune gitan du matin traverser le centre piétonnier de tout son long, puis revenir, tandis que Beauflair surveillait l'individu avec des yeux de faucon guettant sa proie. Le gars, au loin, finit par rencontrer un de mes amis, Paulicien, le jeune chef de syndicat de routiers. "Décidément, pensai-je, le tableau politique du coin commence à être complet ! Et, en plus, je ne savais pas que le cher Paulicien fréquentait les milieux louches."

A mon grand étonnement, celui-ci, après avoir quitté le jeune gitan suspect, s'approcha. Il m'avait vu près de Beauflair, flanqué de ses deux acolytes, qui m'entouraient maintenant curieusement. Il vint enfin et il lui serra la main. Ils étaient à tu et à toi. Puis il me salua chaudement.

"Tiens, je ne savais pas que tu connaissais cette fine mouche de Beauflair ? Fais gaffe ! Il croit voir des brigands partout. C'est une déformation professionnelle de sa part !"

Puis, tenant distraitement son porte clé *jaune* devant sa bouche, il se mit à murmurer droit dans les yeux à l'adresse du commissaire :

"Ce n'est pas ce que tu crois. Occupe toi de tes oignons, de tes plants de salade et de chanvre ! C'est pas un jeu pour toi !", et il dressa sous son nez son porte-clefs jaune franc.

Je ne comprenais rien, dans ma naïveté de l'époque. Je ne sus même pas que j'avais échappé ainsi à une épouvantable méprise, une "bavure" quoi.

Tandis que repassait, devant mes yeux suiveurs, la belle Alberta, là bas au loin, j'entendis vaguement Beauflair dire à un de ses subordonnés :

"On se calme, les gars, c'est le Grand Régulateur !" (sic)

Ils me plantèrent là. Je me disais, amusé, que les jeux de gamins n'avaient toujours pas changé depuis l'âge du tas de sable. Et d'abord, on pratiquait toujours ici le fameux "gendarmes et voleurs" !

Avec quelques magazines, je voulus attendre la fin d'après-midi dans un des jardins tranquilles de la ville. Mais, pas plus d'une demi-heure après, je fus dérangé par un inspecteur d'une autre grande administration française.(Ah, le hasard, le hasard !). Si, là, on était toujours dans la

même note politique, on frayait avec plus gros gibier. Je savais, en effet, de rumeur publique, que ce fonctionnaire côtoyait de grands personnages de l'Etat. Je vis même, par voyance, jusqu'à quel point. On me sollicitait cette fois au nom du prophétisme. Brave pomme, j'acceptai. Mais comment donner une réponse à une question que je ne saisisais, de toutes façons, pas le moins du monde ?

Alors, je sus ce que je devais dire, non intellectuellement, mais comme d'en haut, en concepts purs, et je me mis à raconter la tradition romaine suivante :

"Les vertueux sénateurs romains, du temps de la république, avaient trouvé un curieux moyen de sonder la sagesse des grands serviteurs de l'état. Ils proposaient d'offrir aux généraux vainqueurs le triomphe, c'est à dire la solennelle montée au Capitole, temple de Jupiter, pour y recevoir le rite d'une divinité, en tant que fils de ce même dieu. C'était un piège, en fait. Tandis que le traditionnel sacrificateur poussait de temps en temps le "souviens toi que tu es mortel !", en courant derrière le char, celui-ci portait le fier général ceint de la couronne des dieux. Et encensé comme l'un d'eux, l'heureux fortuné du jour montait, montait là haut, dans les acclamations populaires et les nuages de parfums. Il dépassait alors le dernière rattrapage, chance donnée avant la nasse : la roche Tarpéienne, où l'on précipitait les condamnés à mort (en particulier politiques). Car juste après, au dernier tournant, c'était le Capitole, le piège était alors prêt. Si l'audacieux général ne se rappelait pas le proverbe "La Roche Tarpéienne est proche du Capitole", il était condamné. Certes, on lui donnerait son rite divin, et des avantages en terres et en argent avec. Mais les "pères conscrits" avaient jugé le fond du coeur de l'homme. Quelques mois, un an après, éclatait "par hasard" un scandale concernant le vaillant militaire. Et suivait un procès, souvent odieux ou sommaire, qui se terminait toujours par la condamnation à mort, à la roche de Tarpéia.

Mais s'il se ravisait soudain, avant le porche même du temple capitolin, et s'il rentrait dans la foule anonyme (il pouvait aussi devant la porte du temple remettre sa couronne au prêtre portant, c'était le rituel, un plat vide), alors il était vraiment respecté comme un sage, et protégé jusqu'à la fin de sa vie. Et si un passant le reconnaissait, tandis qu'il se frayait un passage en descendant de ce piège si tentant,

les lictors (les CRS de l'époque), avaient ordre de tuer sur pièce, avec leurs haches, l'imprudent qui avait haut parlé.

Ainsi agissait-on dans la tendre et douce bonne ville de Rome autrefois."

Cette histoire fit grand effet sur mon interlocuteur, qui la transmit les mois suivants, haut, très haut en direction du Capitole. Les anges me dirent alors que j'avais accompli ma mission.

Mais¹³, zut de zut, que j'en avais marre de tout ce bazar, de cette politique et de tous les grenouillages ! On ne pouvait pas me laisser tranquille, non ?

Tranquille, je le fus, certes, à ma conférence de vingt heures sur Nostradamus, encore que j'assistai à une dispute entre copains, simplement parce que l'un d'entre eux n'avait pas donné signe de vie depuis longtemps, écroulé qu'il était au milieu de ses problèmes personnels. Le tas de sable, vous dis-je !

Je sortis donc assez tôt et me retrouvai seul à arpenter le centre ville. Je pris un pot dans mon café du centre, animé à cette heure, mais ne vis point Didier, qui était du matin ce jour là, et non du soir.

Ce qui me frappa, en revenant à la vieille place médiévale, ce fut, dans la douce nuit de printemps, les couples de jeunes gens qui regardaient les panneaux aux noms des rues, comme s'ils ne les connaissaient pas. Hésitants, ils allaient ensuite de carrefour à carrefour. J'entendis même de loin : "Non, à droite : cela donnera plus de points !"

Un petit gars passa toute la place avec ses boules de jongleur sans rien faire tomber. Derrière, discrètement, deux copains avec une carte en main. Un troisième larron, tricheur ou de bon flair, suivait, en se disant sans doute que les deux premiers savaient ce qu'ils faisaient, et que la piste du bateleur adolescent devait être bonne à prendre, de toutes façons. Au loin, un curieux personnage solitaire assez âgé, comme un vieux gros motard californien revenu de tout, était, presque debout, adossé à une grosse pierre. De temps en temps, quelques-uns de ces jeunes lui

¹³MAis

demandaient un renseignement, puis allaient plus loin, pour revenir dix minute après, comme s'ils étaient perdus dans une sorte de labyrinthe à la mesure de tout le vieux centre-ville. Mais, la plupart du temps, ce solitaire restait à rêvasser sous les étoiles.

J'étais étonné. Le jeu, le Jeu de l'Oie, se pratiquait ici aussi ! Et, bien sûr, vous pensez bien, Gilles ne put résister, non seulement parce que le jeu l'amusait, mais il faut bien l'avouer, parce que la nostalgie de la douce nuit de mardi-gras de Montpellier l'avait pris aux tripes !

Alors, renseigné par la densité de population de moins de quarante ans dans¹⁴ les rues ce soir là, je fis, de tête et tout en marchant, la topologie de toute la partie qui se jouait sous mes yeux. Effectivement, toute la tradition locale de la petite ville était habilement utilisée, comme dans une chasse au trésor. Les endroits historiques, les bars, les noms de rues, les vieux puits, que sais-je, tout était repris au compte des savants "maîtres de jeu" de cette cité. D'abord, je reconnus très bien, tout de la structure du jeu de l'oie, ici reproduite. Evidemment, le poste de police, bon enfant, allumé aussi bruyamment que les rires que j'entendais sortir des fenêtres ouvertes, servait de case "prison" ! L'humour du choix de la case "la mort" ! C'était un magasin de droguerie, où, dans un coin discret de la vitrine, un certain petit dais-écrin, aux couleurs reconnaissables du Jeu, supportait un pistolet à colle en tube, en même temps qu'était arborée la publicité pour un produit de "mort aux rats" !

Mais tout cela se déroulait à une échelle plus réduite qu'à Montpellier. D'abord parce que le centre y était plus petit, ensuite parce que le nombre de jeunes joueurs y était plus faible. Après toute l'analyse des parcours possibles, et encore, je n'avais pas tout vu, je choisis la case "l'auberge" nommée "A la sole. Chez Moïse". (J'avais faim, té pardi !). C'était un typique signe de la voie sèche. Et, sans le savoir, de par ce choix, que je croyais innocent, je me glissai ainsi dans l'égrégore du jeu. J'avais réembrayé en douceur sur le travail alchimique, en voie sèche cette fois.

¹⁴ dasn

Le classique menu, et les signes de reconnaissance au serveur, me firent remarquer d'un gars, peut être la quarantaine, peut être un peu plus. A sa canne de compagnon enrubannée, je compris que j'avais trouvé à qui parler. Cela passa inaperçu, certes, dans le folklore bruyant et joyeux de l'auberge, du restaurant. C'est par gazouillis assez difficile à entendre, dans les deux sens du mot, que je sus de lui, que je compris plutôt, que j'avais réamorçé un travail plus chrétien ce soir. Et il ne cesserait que dans la nuit de Pâques. (Encore un mois !). La voie sèche, c'était donc cela. Sans perdre mon acquis, je devais donc encore avancer, une fois de plus, de case en case. Voilà où mène la curiosité ludique ! A la case départ, en vérité, mais avec nettement plus de points maintenant ! Et, je ne le savais pas non plus, mais, de ce fait également, les égrégories "sérieux" m'avaient relâché la grappe.

Pourtant, l'égrégorie de la ville, trop faible pour la puissance que je développais à ce moment là, s'essoufflait, je le sentais. En voulant doubler une certaine mise, et, pour cela, j'entraï dans une case dite "de l'oie", je fus, carrément, presque agressé par quelques mauvais joueurs, au lieu de recevoir le signal convenu. En fait, je fus plutôt sonnaillé par trois jeunes vocations galliques. Au vu du nourissant croque-monsieur qu'ils (ou qu'elles ? C'est frappant, l'ambiguïté de la langue !), au vu du gros truc qu'ils avaient en main, j'ai pigé de suite qu'ils étaient de ceux qui aiment bien, en sandwich, se faire sans cesse du poulet, toujours copieusement arrosé, lui, avec du beurre fondu, ou de ces blancs becs d'ail, c'est du pareil au même (le foie et la tête, ça en prend toujours un coup, dans ces cas là. Mais l'ensemble sera toujours présenté, en toute justice, ça va de soi, avec les cornichons de principe. Vu l'aigreur acétique dans laquelle baignent ces parents de la courge, il faut de l'estomac pour se nourrir comme ça.). Après une agitation pour rien, idiote et martiale, je compris, de guerre lassé par toutes ces c.ies belliqueuses, rompant ma dernière garde faite de mains nues, et eux rentrant leur troisième couteau, je compris que je devais rapidement quitter l'esplanade de l'aire ludique. En effet, la ville devait pouvoir ainsi retenir mieux l'ensemble de la structure du jeu, sans défaillance nouvelle, le reste de cette soirée, jusqu'au matin.

En revenant vers ma voiture, toujours dans la nuit, j'ouvris mon coffre pour vérifier si ma mallette y était toujours. C'est le moment que choisit un gars de vingt ans, pas plus, pour m'accoster.

Il titubait un peu. Je crus un instant au clochard, mais il était correctement mis. Puis je le crus ivre, ou pire. Mais dès que je l'entendis, je compris ce qui se passait. Il parlait, il parlait. Mais c'était des mots apparemment incohérents, où il était question pêle-mêle¹⁵ de "rayons de lune", de "danger de la grande déesse", de "message des anges"... Le délire mystique ! songeai-je. Tout en sondant le personnage, je vis en son cerveau : cela travaillait très vite, mais quelque part un bouclage de piègeage infini se produisait, sans qu'il puisse en sortir. Je vis aussi : un joueur qui s'était brûlé comme une phalène à la lumière de la nuit. J'entrepris donc, patiemment, au lieu de repartir, et tout en parlant, de le ramener peu à peu à la réalité, à l'aider à déconnecter cette stupide déformation synaptique, qui le faisait délirer. Mais le reste était bon. A ce moment, sa nana, qui arpentait sans doute toute ville à sa recherche, nous aborda. Elle eut peur de moi, pensant sans doute à un galle. (Marrant, comme le monde de la rue se trompe ! le noir venu surtout, pensai-je). Mais, dès qu'elle comprit l'état dans lequel étais Nicolas, ce garçon, elle sentit ce que je faisais, avec l'intuition très sûre des femmes dans ces cas là. Puis elle s'adoucit. Elle me proposa même de finir la nuit chez eux, ou tout au moins de prendre un verre. J'en profitai pour faire quelques passes de ma main sur la nuque du petit gars. De la fille aussi, car elle pouvait, je le voyais, se faire sérieusement atteindre, elle aussi, ces prochains jours. Puis tout redevint normal. Nicolas et sa copine Andrée s'embrassèrent enfin, se retrouvant vraiment l'un l'autre. Mais, toujours curieux, je voulus savoir l'origine de tout ça. Je m'en doutais : un jeu de rôle qui avait été mal vécu. Celui-ci avait débouché sur le "jeu de l'oie" par minitel, lequel leur permit de franchir le pas, le saut : oser venir s'installer dans cette petite ville au soleil du midi, laquelle était bien dans le "truc", comme ils le disaient. Dès lors, tout s'était enclenché. Heureusement que j'étais intervenu. Et je finis par donner quelques conseils sur le jeu, sans dévoiler l'énigme, bien sûr.

Puis, comme je repartais, tandis que la lune se levait sur les branches de palmiers du jardin voisin, frémissant au vent frais de la nuit, je me rappelai que je ne pouvais plus demander, à cette heure tardive, l'hospitalité à un de mes amis. Je choisis donc de repartir, et de prendre une chambre d'hôtel pour ce qu'il me restait encore d'heures de

¹⁵ pêle-même

sommeil à trouver. Je me dirigeai donc, en voiture, dans la zone des entreprises, non loin de la porte de l'autoroute.

Si vous n'avez jamais joué à un jeu de rôles médiéval, ou si vous n'avez jamais lu de roman sur la Quête du Graal, vous pouvez quand même expérimenter l'entrée dans un mystérieux Château Merveilleux. C'est ce qui m'arriva.

Je tournai un moment en voiture, et finis par trouver ce que je croyais être un bon hôtel pour la nuit. Une blanche et haute maison de pierre, où toutes les fenêtres étaient aveugles et silencieuses, sans aucune lumière. Dans l'impressionnant silence de la nuit, qui n'était interrompu que par le bruit, là bas, le long de l'autoroute, et quelques croassements de grenouilles (Tiens, il y avait donc des douves ? Je ne les avais pourtant pas remarquées !) J'approchai alors de la porte d'entrée. Mais le pont-levis était fermé. Je veux dire que la fermeture de la porte de verre tenait bon. Je remarquai alors l'étrange petite lumière verdâtre et la fente mécanique. Je compris. Et, enlevant mon gantelet, je sortis de ma poitrine mon puissant talisman magique, la fameuse "carte bleue". Je l'introduisis, selon le rituel qui s'affichait sur le panneau phosphorescent. Je composai mon code secret, et, après la digestion, la déduction informatique et bancaire de mon compte, faite benoîtement par le serviteur mécanique à l'unique oeil clignotant, un papier s'imprima soudain en crissant. Ce talisman m'indiquait, entre autres chiffres abstrus, magiques et secrets, un code au pouvoir puissant : celui de l'entrée du château. La carte au charme tant efficace me fut rendue, grâce au ciel !

Je composai donc le nouveau mot de passe, et soudain : Clac ! L'huis de verre pur s'entrebaïlla, me laissant¹⁶ découvrir le grand hall de cette noble demeure silencieuse et obscure, ainsi que le début d'un escalier, où je devais monter à ma chambre, comme l'automate de l'entrée m'y avait invité. Tout était sombre, et seuls quelques rares fanaux électriques au ras des murs, vers le sol, servaient de maigres lumignons à mon approche. La demeure était écrasée de sommeil et ensorcelée de silence. Aucun seigneur du lieu ne parut. Point d'intendant ou de servante non plus. Je mis quelque temps à comprendre où était ma chambre, car je ne voulais pas interrompre la méditation ronflante de quelque valeureux commercial, se

¹⁶laisant

reposant là d'une lourde journée de campagne guerrière. Dans le silence, je composai donc un nouveau code secret, connu seul du mystérieux papier initiatique de l'entrée, et après mon émotion, le coeur battant : Clac ! l'huis s'ouvrit enfin sur le lieu tant attendu. M'étant déjà brièvement installé, je voulus prendre une douche. Point de sanitaires comme il y aurait eu en toute hostellerie ou gentilhommière de mon pays. Un autre serviteur mécanique, mais aveugle celui-là, l'appareil près du chevet, me demanda, certes par ordre vocal, à composer mon code de chambre. Celui-ci devait en effet changer tous les jours au rythme de quelque loi d'une astrologie sacrée me dépassant, tant était immense l'étrange sagesse du peuple qui avait bâti ce château. Le lui donnant, il me remit en grande confiance le mot de passe pour son semblable, qui gardait, impassible, la porte au fond du couloir, de nuit comme de jour. Je sortis en évitant le piège de l'oubli de mon code magique de chambre. J'osai défier la machine du fond du couloir, en invoquant, par le code initiatique à moi confié, une quelconque divinité locale et secourable, hantant habituellement, par dévouement prophylactique, les aimables lieux sanitaires. Le miracle des portes fut encore une fois pour moi. C'était la pièce nommée "douches". Elle s'alluma. Ebloui par tant de clarté, je vis l'étincelante porcelaine, tandis que le jet d'eau se mit à couler (ô perfection de la magie des maîtres de céans !), dès que je refermai la porte. Mon plaisir ne dura exactement que cinq minutes, car la pluie chaude s'arrêta impitoyablement, au top précis d'un minutage invisible. Je repris donc mes affaires, moult étonné, et après avoir re-recomposé mon code de chambre, je me mis enfin au lit, non sans avoir au préalable examiné s'il n'y avait pas un dernier bouton caché sous ma couche, ceci pour l'heure de l'habituel rituel du "quick breakfast" des autochtones, ce que nous nommons ordinairement chez nous "petit déjeuner", ou parfois aussi "brève collation matinale". Il n'y en avait pas. Mais on pouvait programmer l'ancien automate que tout le reste de la contrée, à part ce Château des Merveilles, appelle "réveil".

Point de belle pucelle, ou de gente dame hantant élégamment les couloirs. Et zut : je fus déçu ! Je m'endormis en pestant sur tous les Régulateurs du monde, grands ou petits, et je jurai qu'on ne m'y reprendrait plus à l'avenir. Et aussi, en prime, je voulus éviter à tout jamais de revenir dans une région de cinglés, où la politique, les affaires, et le "commerce local", battaient tant la mesure. Sauf pour les bisous coquins de l'été aux copines, et les parties de boules avec les copains sur la plage, on ne me reverrait pas de si tôt ! Je me promis,

aussi, de perfectionner, pour moi, à l'avenir, les quatre vertus cardinales : humilité, force, tempérance, justice. Paix, la Paix, je voulais la Paix ! Que je préférais donc ma douce ville de Montpellier ! Et c'est sur ce doux murmure, que je m'endormis enfin du sommeil du juste.

C'est aussi, sur cette aventure du Château Merveilleux, que se finit donc le cycle des dix jours prodigieux.